

CHAPITRE LII

Le cri : « Aux lions, les chrétiens ! » retentissait sans trêve par toutes les rues de la ville. Dès l'abord, personne ne doutait qu'ils fussent les véritables auteurs de l'incendie, et l'on voulait d'autant moins en douter que leur châtement allait être un magnifique spectacle. En outre la croyance se propageait que les proportions épouvantables du désastre étaient l'effet de la colère des dieux. On prescrivit donc des sacrifices expiatoires dans tous les sanctuaires. Ayant consulté les Livres sibyllins, le Sénat décréta des prières publiques et solennelles à Vulcain, Cérès et Proserpine. Les matrones firent des sacrifices à Junon et, processionnellement, allèrent puiser de l'eau au bord de la mer pour en asperger la statue de la déesse. Les femmes mariées apaisaient les dieux par des agapes et des veillées nocturnes. Rome entière se purifiait de ses péchés, sacrifiait aux immortels et implorait leur pardon.

Cependant, on traçait parmi les décombres de nouvelles voies très larges. Çà et là, on posait les fondations de maisons, de palais et de temples. Mais avant tout on élevait en grande hâte les immenses amphithéâtres de bois où devaient mourir les chrétiens. Aussitôt après le Conseil qui s'était tenu dans la maison de Tibère, les proconsuls avaient reçu l'ordre d'expédier à Rome des bêtes fauves. Tigellin fit main basse sur les *vivaria* de toutes les villes d'Italie, sans en excepter une. En Afrique, sur son ordre, on organisa des chasses qui mobilisaient des populations entières. L'Asie fournit des éléphants et des tigres ; le Nil des crocodiles et des hippopotames ; l'Atlas, des lions ; les Pyrénées, des loups et des ours ; l'Hibernie, des chiens sauvages ; l'Épire, des molosses ; la Germanie, des buffles et des aurochs. Comme les prisonniers étaient très nombreux, les jeux devaient dépasser en faste tout ce

qu'on avait vu jusque-là. César voulait noyer tout souvenir de l'incendie dans des torrents de sang, et en abreuver Rome. Et jamais encore carnage ne s'était annoncé aussi grandiose.

Le peuple, mis en goût par ces préparatifs, aidait les vigiles et les prétoriens dans leur chasse aux chrétiens. C'était chose facile d'ailleurs, car beaucoup de ceux-ci campaient encore dans les jardins avec les païens et confessaient ouvertement leur foi. Quand on les cernait, ils se mettaient à genoux, et se laissaient prendre, sans nulle résistance, en chantant des hymnes. Mais leur placidité même exaspérait la foule, à qui elle semblait être le fanatisme de criminels endurcis. Parfois, la multitude arrachait les chrétiens aux soldats et les écartelait ; on traînait les femmes par les cheveux jusqu'aux prisons ; on écrasait la tête des enfants sur les pavés. Des milliers d'hommes, hurlant, parcouraient les rues jour et nuit. On cherchait des victimes dans les décombres, dans les cheminées, dans les caves. Devant les prisons, à la lueur des feux de joie, autour de tonneaux pleins de vin, s'improvisaient des festins et des danses bachiques. Le soir, on écoutait avec délices le rugissement des fauves, semblable au grondement du tonnerre et qui faisait trembler toute la cité. Les prisons regorgeaient, et chaque jour la racaille et les prétoriens y poussaient de nouvelles victimes. Il semblait que les gens eussent perdu l'usage de la parole, sauf pour cette clameur : « Aux lions, les chrétiens ! » Il survint alors des journées de chaleur torride et des nuits étouffantes, comme on n'en avait jamais vu. L'air semblait saturé de folie, de sang et de crime.

Cette cruauté sans limites avait éveillé chez les adeptes du Christ une soif aussi illimitée du martyre : ils allaient bénévolement à la mort, la recherchaient même, et, pour refréner leur zèle, il fallut des ordres sévères émanant de leurs anciens ; alors, on ne s'assembla plus qu'en dehors de la ville, dans les catacombes de la voie Appienne et dans les vignes suburbaines appartenant à des patriciens chrétiens, dont aucun n'avait encore été incarcéré. On savait parfaitement au Palatin que Flavius et Domitilla, et Pomponia Græcina, et Cornelius Pudens, et Vinicius étaient chrétiens. Mais César lui-même appréhendait la difficulté de persuader à la plèbe que ces gens-là avaient incendié Rome ; et comme avant tout il fallait convaincre le peuple, on avait remis, en ce qui les touchait,

le châtement à plus tard. On supposait que ces patriciens devaient leur salut à l'influence d'Acté, ce qui n'était point.

Pétrone, après avoir quitté Vinicius, s'était bien rendu chez elle pour lui demander aide et protection pour Lygie ; mais la pauvre femme n'avait pu lui offrir que des larmes ; on la tolérait, à la condition qu'elle se cachât de Poppée et de César. Pourtant elle alla voir Lygie dans sa prison, pour lui porter des vêtements et des vivres, et surtout en vue de la préserver des outrages des gardiens, déjà achetés d'ailleurs.

Pétrone ne pouvait oublier que sans la malencontreuse manœuvre dont il s'était servi pour enlever Lygie aux Aulus, celle-ci ne serait pas actuellement en prison. Et comme il voulait, au surplus, faire échec à Tigellin, il n'épargnait ni son temps ni sa peine. En quelques jours il vit Sénèque, Domitius Afer, Crispinilla, par qui il voulait parvenir à Poppée, Terpnos, Diodore, le beau Pythagore, et enfin Aliturus et Pâris, à qui César ne refusait jamais rien. Par Chrysothémis, à présent maîtresse de Vatinius, il tenta de se gagner l'assistance de celui-ci, ne lésinant pas plus avec lui qu'avec les autres quant aux promesses et aux frais. Mais toutes ses tentatives échouèrent. Sénèque, peu sûr du lendemain, lui expliqua que si même les chrétiens n'avaient pas brûlé Rome, ils devaient être exterminés pour le salut de la ville, et que la raison d'État justifiait leur massacre. Terpnos et Diodore prirent l'argent et se tinrent cois. Vatinius se plaignit à César qu'on eût tenté de le corrompre. Seul Aliturus, primitivement hostile aux chrétiens, avait maintenant pitié d'eux ; et il eut le courage d'intercéder pour Lygie auprès de Néron, dont il n'obtint que cette réponse :

« Crois-tu donc mon âme moins forte que celle de Brutus, qui, pour le salut de Rome, n'épargna point ses propres enfants ? »

Quand ces paroles furent rapportées à Pétrone, il s'écria :

« Du moment qu'il s'est comparé à Brutus, Lygie est perdue. »

Cependant, sa pitié pour Vinicius ne fit que s'accroître ; il tremblait que celui-ci se laissât aller à attenter à ses jours.

« En ce moment, se disait Pétrone, les démarches qu'il a entreprises pour le salut de la jeune fille, ainsi que ses propres souffrances, l'absorbent encore. Mais quand il s'apercevra que tous ses efforts sont vains, quand le dernier espoir aura disparu, par Castor ! il ne pourra y survivre et se jettera sur son glaive ! »

Et lui aussi comprenait qu'on pût ainsi préférer mettre un terme à tout, que de continuer à aimer et à souffrir de la sorte.

De son côté, Vinicius faisait l'impossible pour sauver Lygie. Cet homme, naguère si hautain, mendiait pour elle l'appui des augustans. Par l'entremise de Vitellius, il offrit à Tigellin ses terres de Sicile et tout ce qu'il possédait ; mais Tigellin, soucieux des bonnes grâces de l'Augusta, refusa. Il n'eût servi de rien d'aller chez César lui-même, de se prosterner devant lui et de l'implorer. Pourtant Vinicius en conçut le projet.

« Et s'il refuse, objecta Pétrone, s'il répond par une plaisanterie ou par une menace infâme, que feras-tu ? »

Les traits de Vinicius se contractèrent de douleur et de rage et de ses dents serrées s'échappa une sorte de rugissement.

« C'est justement pourquoi, poursuivit Pétrone, je ne te conseille pas cette démarche. Tu supprimerais tes dernières chances de salut. »

Vinicius réprima sa fureur et, passant la main sur son front moite :

« Non ! Non ! Je suis un chrétien !... »

– Tu l'oublieras, comme tu viens de l'oublier. Tu as le droit de te perdre toi-même, mais non de la perdre. Souviens-toi de l'outrage que subit la fille de Séjan avant d'être mise à mort. »

En parlant ainsi, Pétrone n'était pas tout à fait sincère, car Vinicius le préoccupait plus que Lygie. Mais il voyait bien que le seul moyen de l'empêcher de faire des démarches dangereuses était de lui montrer qu'il amènerait ainsi la perte de Lygie. Et il avait raison : on attendait, au Palatin, la visite du jeune tribun, et toutes les dispositions étaient prises.

Mais les souffrances de Vinicius dépassaient les forces humaines. Depuis le jour où Lygie avait été emprisonnée, depuis que l'inondait le rayonnement de son prochain martyr, Vinicius n'avait pas seulement senti son amour se centupler, il s'était mis à la vénérer religieusement, comme un être céleste. Maintenant, à la pensée qu'il devrait perdre pour toujours cet être cher et sacré, voué à la mort, peut-être à des supplices plus terribles que la mort même, il sentait son sang se glacer dans ses veines, son âme se déchirer, sa raison s'obscurcir. Parfois il lui semblait que son crâne était en feu, prêt à éclater ou à se calciner. Il ne comprenait plus

ce qui se passait autour de lui ; il ne comprenait pas pourquoi le Christ, ce miséricordieux, ce Dieu, ne venait pas au secours de ses fidèles ; pourquoi les murs du Palatin ne s'abîmaient pas sous terre, et avec eux Néron, les augustans, les prétoriens, et toute la cité infâme. Il lui semblait que cela ne devait pas, ne pouvait pas être autrement ; que tout ce que voyaient ses yeux, tout ce qui brisait son cœur, n'était qu'un cauchemar.

Mais le rugissement des fauves, le bruit des marteaux édifiant les arènes lui rappelaient la réalité, confirmée par les hurlements de la foule et l'encombrement des geôles. Et alors, sa foi en le Christ fléchissait, et cette hésitation était pour lui une nouvelle souffrance, plus terrible peut-être encore que toutes les autres.

Et Pétrone lui répétait :

« Souviens-toi de l'outrage que subit la fille de Séjan avant d'être mise à mort. »

CHAPITRE LIII

Ainsi, tout n'était que leurre. Vinicius s'était abaissé jusqu'à rechercher l'appui des affranchis et des esclaves de César et de Poppée, payant de cadeaux magnifiques leurs bonnes grâces et leurs promesses fallacieuses.

Il retrouva le premier mari de l'impératrice, Rufius Crispinus, et obtint de lui une lettre de recommandation ; il donna une villa d'Antium au fils que Poppée avait eu de son premier mariage. Et cela n'eut aucun résultat que d'indisposer davantage encore César, qui haïssait son beau-fils. Le jeune tribun envoya tout exprès en Espagne un courrier porteur de lettres pour le deuxième mari de Poppée, Othon, lui promettant de lui abandonner tous ses biens et offrant même de se vendre à lui.

Et alors seulement il s'aperçut qu'il était le jouet de tout ce monde, et qu'en simulant l'indifférence à l'égard du danger qui menaçait Lygie, il l'eût plus aisément délivrée. Pétrone le constata de même.

Cependant, les jours succédaient aux jours. Les amphithéâtres étaient prêts. On commençait à distribuer les billets d'entrée pour les *ludi matutini*. Mais les jeux matutinaux, en raison de l'abondance inouïe des victimes, devaient cette fois durer des jours, des semaines, des mois. Déjà on ne savait plus où enfermer les chrétiens. Dans les prisons trop bondées la fièvre sévissait ; les *puticuli*, ou charniers communs, dans lesquels on enterrait les esclaves, étaient pleins jusqu'au bord. Dans la crainte que les maladies ne se répandissent par la ville, on résolut de se hâter.

Ces nouvelles, à mesure qu'elles parvenaient à Vinicius, lui enlevaient les dernières lueurs d'espoir. Tant qu'il avait eu du temps devant lui, il avait pu se faire illusion sur la possibilité d'intervenir.

Maintenant, les heures étaient comptées. Les jeux devaient commencer incessamment. Chaque jour, Lygie pouvait être jetée dans le *caniculum* (galerie souterraine) du cirque, n'ayant qu'une unique issue : l'arène. Vinicius, ignorant où le sort l'avait conduite, se mit à parcourir tous les cirques, à soudoyer les gardes et les *bestiarii*, leur demandant ce qu'ils ne pouvaient faire. Parfois, il s'apercevait que ses démarches, en somme, n'avaient plus qu'un but : rendre moins épouvantable la mort de la jeune fille. Et son cerveau brûlait sous son crâne comme un brasier ardent.

Il espérait d'ailleurs ne pas lui survivre et il décida de périr avec elle. En même temps il sentait que la violence de sa douleur pourrait tarir en lui les dernières sources de la vie avant même que le terrible instant fût arrivé. Et ses amis, y compris Pétrone, craignaient aussi qu'avant peu ne s'ouvrît devant lui le royaume des ombres. Son visage était devenu terreux et ressemblait aux masques de cire qui ornent les lararia. Sur ses traits s'était figée la stupeur et il semblait ne pas comprendre ce qui lui était arrivé, ni ce qui pouvait lui arriver encore. Quand on lui adressait la parole, il se prenait machinalement la tête, pressait ses tempes entre ses deux mains et considérait avec un regard effrayé et investigateur celui qui lui parlait. Il passait ses nuits avec Ursus à la porte de la cellule de Lygie et lorsqu'elle lui disait d'aller se reposer, il s'en revenait chez Pétrone où, jusqu'au matin, il déambulait de long en large dans l'atrium. Souvent, les esclaves le trouvaient à genoux, les mains levées vers le ciel, ou bien prosterné le visage contre terre. Il implorait le Christ, son ultime espoir. Tout l'avait leurré ! Lygie ne pouvait être désormais sauvée que par un miracle. Il se meurtrissait le front contre les dalles et réclamait ce miracle.

Toutefois, il avait encore assez de lucidité pour espérer que la prière de l'apôtre Pierre serait plus efficace que la sienne. Pierre lui avait promis Lygie, Pierre l'avait baptisé, Pierre faisait des miracles : que Pierre vînt à son aide et le secourût !

Une nuit, il partit à sa recherche. Les chrétiens, qui n'étaient plus guère nombreux, le cachaient, maintenant avec soin, même entre eux, de crainte que quelqu'un, par faiblesse, ne pût le trahir volontairement ou non. Au milieu du désarroi général et tout préoccupé du salut de Lygie, Vinicius avait perdu de vue l'Apôtre et

ne l'avait rencontré qu'une seule fois depuis son baptême, avant le commencement des persécutions.

Il se rendit dans la hutte du carrier, là même où il avait été baptisé, et il apprit de cet homme qu'une assemblée des chrétiens allait avoir lieu dans les vignes de Cornelius Pudens, derrière la porte Salaria. Le carrier lui proposa de l'y conduire, l'assurant qu'ils y trouveraient Pierre.

Ils sortirent donc à la nuit tombante, dépassèrent les murs et, après avoir longé des ravins hérissés de buissons, ils atteignirent les vignes situées dans un lieu écarté.

La réunion se tenait dans un hangar qui servait de pressoir. Avant d'y pénétrer, Vinicius perçut le murmure des prières et, dès le seuil, il distingua, à la pâle lueur des lanternes, quelques dizaines de personnes agenouillées et priant. On récitait une litanie et le chœur des voix masculines et féminines répétait à tout instant : « Christ, aie pitié de nous ! » Et les voix frémissaient de poignant désespoir.

Pierre était là. Il était agenouillé en avant de tous, devant une croix de bois clouée à la muraille, et il priait. Vinicius reconnut de loin ses cheveux blancs et ses mains tendues. Sa première pensée fut de traverser les groupes et d'aller se jeter aux pieds de l'Apôtre en lui criant : « Sauve-nous ! » Mais était-ce la solennité de la prière ou sa propre faiblesse ? ses genoux fléchirent et il resta là, à l'entrée, gémissant, les mains jointes, et répétant : « Christ, aie pitié de nous ! »

S'il eût joui de toute sa conscience, il eût compris que ses gémissements à lui n'étaient pas les seuls à être suppliants, qu'il n'était pas seul à apporter ici ses souffrances, sa douleur et son anxiété. Dans ces groupes, il n'y avait pas une âme humaine qui n'eût perdu des êtres chers ; et, quand les plus courageux et les plus actifs des adorateurs du Christ étaient emprisonnés, quand chaque heure marquait pour les prisonniers de nouvelles souffrances et de nouvelles hontes, quand l'étendue du malheur avait dépassé toute attente, quand il ne restait plus qu'une poignée de chrétiens, il n'y avait plus parmi eux un seul cœur qui hésitât dans sa foi et qui interrogeât avec anxiété : « Où est le Christ ? Pourquoi permet-il au mal d'être plus puissant que Dieu ? »

Et malgré tout, on Le suppliait avec désespoir de manifester sa miséricorde. Dans chaque âme couvait encore l'étincelle d'une

espérance qu'Il viendrait, qu'Il écraserait le mal, qu'Il précipiterait Néron dans l'abîme et régnerait sur l'univers. Ils regardaient encore vers les cieux, tendaient encore l'oreille, suppliaient encore en tremblant. À mesure qu'il répétait : « Christ, aie pitié de nous ! », Vinicius se sentit possédé de la même exaltation qui l'avait saisi jadis dans la hutte du carrier. Les chrétiens L'appelaient du fond de leur douleur, du fond de l'abîme. Pierre L'appelle : un instant, et le ciel va s'ouvrir, la terre trembler sur ses bases, et dans un rayonnement immense, avec des étoiles à ses pieds, le Christ descendra, miséricordieux et effrayant... et Il élèvera les fidèles et commandera aux abîmes d'engloutir les persécuteurs.

Vinicius se couvrit le visage de ses mains et se prosterna.

Soudain, un grand silence se fit, comme si la terreur eût cloué toutes les lèvres.

Et il sentit l'imminence du miracle. Il était certain qu'en se relevant, en ouvrant les yeux, il verrait la clarté qui aveugle les prunelles humaines, il entendrait la voix qui fait défaillir les cœurs. Mais rien ne troublait le silence.

Ce n'est qu'au bruit des sanglots des femmes que Vinicius se redressa et regarda devant lui, effaré. Dans le hangar, au lieu de miraculeuses clartés, vacillaient les lueurs chétives des lanternes et, par une fente du toit, la lune épandait des nappes argentées.

Les gens agenouillés autour de Vinicius élevaient vers la croix leurs yeux baignés de larmes ; çà et là éclataient des sanglots et du dehors parvenaient les sifflements prudents des hommes qui guettaient. Alors, tourné vers l'assemblée, Pierre dit :

« Mes frères, élevez vos âmes vers le Sauveur et offrez-Lui vos larmes. »

Il se tut.

Du sein de la communauté monta une voix de femme, voix de plainte amère et d'incommensurable douleur.

« Je suis veuve. J'avais un fils qui me faisait vivre... Rends-le-moi, Seigneur ! »

Puis, ce fut de nouveau le silence. Debout devant le groupe agenouillé, Pierre semblait maintenant l'image de la faiblesse et de l'impuissance.

Une autre voix gémit :

« Les bourreaux ont outragé ma fille, et Christ l'a permis. »

Puis une troisième :

« Je suis restée seule avec mes enfants. Si l'on me prend, qui donc leur donnera le pain et l'eau ? »

Une quatrième :

« Ils avaient épargné Linus !... Et ils viennent de le prendre et le torturent. »

Une cinquième enfin :

« Si nous rentrons, les prétoriens vont nous saisir. Nous ne savons plus où nous cacher. »

« Malheur à nous !... Qui donc nous défendra ?... »

Ainsi s'exhalèrent leurs plaintes, une à une, dans le calme de la nuit.

Le vieux pêcheur avait fermé les yeux et branlait sa tête blanche, sur toute cette douleur, toute cette épouvante. De nouveau on n'entendait plus rien, sinon, au dehors, les timides sifflets des guetteurs.

Vinicius se releva d'un bond ; il voulait se frayer un passage à travers les groupes, atteindre l'Apôtre, lui demander assistance. Mais soudain il crut voir devant lui un abîme et ses jambes fléchirent. Si l'Apôtre allait confesser son impuissance, reconnaître le César romain plus formidable que le Christ de Nazareth ? La terreur fit dresser ses cheveux sur sa tête. Alors, l'abîme n'engloutirait pas seulement ce qui lui restait d'espoir, mais l'engloutirait lui-même, et Lygie, et son amour pour le Christ, et la foi, et tout, tout ce qui le faisait vivre, et il n'y aurait plus que la mort, et la nuit infinie, immense comme la mer.

Cependant Pierre s'était mis à parler d'une voix d'abord si faible qu'on l'entendait à peine :

« Mes enfants, sur le Golgotha, je les ai vus clouant Dieu à la croix. J'ai entendu leurs marteaux ; et je les ai vus dressant la croix, afin que les multitudes pussent contempler la mort du Fils de l'Homme.

.....

Et je les ai vus qui perçaient son flanc, et lui, je l'ai vu mourir.

Et, au retour du crucifiement, moi aussi je criais dans ma douleur : « Hélas ! hélas ! Seigneur, Tu es Dieu ! Pourquoi avoir souffert cela, pourquoi être mort, et pourquoi avoir désespéré notre cœur, à nous qui avions foi dans la venue de ton règne ? »

.....

Mais Dieu, notre Seigneur et notre Maître, ressuscita le troisième jour, et il resta parmi nous jusqu'au moment où, dans une clarté infinie, il entra dans son royaume...

Et, comprenant notre peu de foi, nous nous sommes raffermis dans nos cœurs, et depuis ce jour nous semons la semence divine. »

.....

Il se tourna vers celle qui la première avait proféré sa plainte et continua d'une voix plus forte :

« Pourquoi vous plaignez-vous ?... Dieu lui-même s'est soumis à la torture et à la mort, et vous voulez qu'Il vous en défende ? Hommes de peu de foi, avez-vous compris Ses paroles ? Vous a-t-il donc promis uniquement cette vie terrestre ? Voici qu'Il s'approche et vous dit : "Suivez ma route." Voici qu'Il vous élève vers Lui ! Et des deux mains vous vous cramponnez à cette terre en criant : "Au secours, Seigneur !" Je ne suis devant Dieu que poussière, mais devant vous je suis son apôtre et son vicaire, et je vous le déclare au nom du Christ : Non ! ce qui est devant vous ce n'est pas la mort, mais la vie ; ce ne sont pas des larmes ni des gémissements, mais l'allégresse ; ce n'est pas la douleur, mais l'inaltérable joie ; ce n'est pas l'esclavage, mais la royauté ! Moi, apôtre de Dieu, je te le dis, ô veuve, ton fils ne mourra point, mais il naîtra dans la gloire pour la vie éternelle, et tu le retrouveras ! À toi, père, dont les bourreaux ont souillé la vierge, je te promets que tu la retrouveras plus blanche que les lis d'Hébron ! À vous tous, qui verrez mourir ceux que vous chérissez, à vous les accablés, les infortunés, les terrifiés, et à vous qui allez mourir, je vous dis au nom du Christ que vous passerez ainsi que du sommeil à un réveil de bonheur, et de la nuit à l'aurore de Dieu. Au nom du Christ, que tombent de vos yeux les écailles et que s'enflamment vos cœurs ! »

Il leva la main comme pour donner un ordre. Et ils sentirent un sang nouveau dans leurs veines et un frisson dans tout leur corps. Car devant eux se dressait non plus un vieillard courbé et accablé, mais un homme puissant qui relevait leurs âmes de la poussière et de l'anxiété.

Plusieurs voix s'écrièrent :

« Amen ! »

Les yeux de l'apôtre étincelaient d'une lueur de plus en plus ardente et de tout son être émanaient la force, la majesté, la sain-

teté. Les têtes s'inclinèrent devant lui, et dès que les voix se turent, il reprit :

« Semez dans la peine, afin de récolter dans la joie. Pourquoi redouter la puissance du Mal ? Plus haut que la terre, plus haut que Rome, plus haut que les villes et leurs murailles, il y a le Seigneur qui habite en vous. Les pierres s'humecteront de vos larmes et le sable de votre sang, et les fosses se rempliront de vos cadavres. Et moi, je vous dis : c'est vous les vainqueurs ! Le Seigneur s'avance à l'assaut de cette ville de crime, d'oppression et d'orgueil, et vous êtes sa légion ! Et de même que par son supplice et par son sang, il a racheté les péchés du monde, il veut, Lui, que par votre supplice et votre sang vous rachetiez ce nid d'iniquité !... Et il vous l'annonce par ma bouche ! »

L'Apôtre étendit le bras, leva les yeux au ciel et demeura immobile. Tous sentaient que son regard voyait ce que leurs yeux périssables, à eux, ne pouvaient découvrir.

Sa face rayonnait et ses yeux brillaient d'extase. Puis de nouveau sa voix se fit entendre :

« Tu es ici, Seigneur, et tu me montres la voie !... Ainsi, ô Christ, ce n'est point à Jérusalem, mais dans cette cité de Satan que tu veux fonder ta capitale ! Ici, avec ces larmes et ce sang, tu veux édifier ton Église ! Ici, où règne Néron, devra s'ériger ton royaume éternel ! Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Et tu ordonnes à ces créatures terrifiées de faire de leurs ossements la base de la sainte Sion ! Et tu ordonnes à mon âme de régner sur ton Église et sur les peuples de l'univers !... Et voici que tu verses au cœur des faibles la force pour qu'ils deviennent puissants ; voici que tu m'ordonnes de paître ici tes brebis jusqu'à la consommation des siècles... Sois loué dans tes volontés, ô Toi qui commandes de vaincre. *Hosanna ! Hosanna !...* »

Et ceux qui étaient inquiets se rassurèrent ; et ceux qui avaient douté retrouvèrent leur foi. Ici on clamait : « *Hosanna !...* » Là : « *Pro Christo !...* » Et de nouveau tout se tut.

Les éclairs des nuits chaudes illuminaient le hangar et les visages pâles d'émotion.

Pierre, abîmé dans son extase, pria longtemps encore. Enfin, il se releva, tourna vers la communauté son visage inspiré et rayonnant :

« Or, de même que le Seigneur a vaincu en vous le doute, vous irez et vaincrez en Son nom ! »

Il savait déjà qu'ils vaincraient, il savait ce qui naîtrait de leur sang et de leurs pleurs, et pourtant sa voix frémissait d'émotion quand il se mit à les bénir du signe de la croix.

« Je vous bénis, mes enfants, pour les supplices, pour la mort, pour l'éternité ! »

Mais ils l'entourèrent, suppliants :

« Nous sommes prêts ; mais toi, sauve ta tête sacrée, car tu es le Vicaire du Seigneur ! »

Et ils s'accrochaient à ses vêtements, tandis qu'il leur imposait les mains et les bénissait un à un, ainsi que le père bénit ses enfants pour un lointain voyage. Puis ils quittèrent le hangar, ayant hâte de rentrer chez eux, pour passer de là dans les prisons et dans l'arène. Leurs pensées étaient dégagées de tout lien terrestre ; leurs âmes dirigeaient leur vol vers l'éternité et ils allaient comme dans un rêve, pleins d'enthousiasme, opposer la force qui était en eux à la force et à la férocité de la « Bête ».

Nereus, serviteur de Pudens, emmena l'Apôtre et le conduisit à travers la vigne, par un sentier secret, vers sa demeure. Dans la clarté nocturne, Vinicius les suivit, et dès qu'ils eurent atteint la hutte de Nereus, il se jeta aux pieds de l'Apôtre.

Pierre, le reconnaissant, lui demanda :

« Que veux-tu, mon fils ? »

Mais après ce qu'il avait entendu à l'assemblée, Vinicius n'osait plus rien demander. Il embrassa les pieds de l'Apôtre, y appuya son front en sanglotant et implora la pitié par son silence.

L'Apôtre lui dit :

« Je sais. On a emmené la vierge que tu chéris. Prie pour elle.

– Seigneur, gémit Vinicius en pressant plus fort les pieds de l'Apôtre, Seigneur, je ne suis qu'un ver chétif. Mais toi, tu as connu le Christ : implore-le, toi, pour elle. »

Tremblant de douleur, il frappait son front contre le sol. Maintenant qu'il savait la puissance de l'Apôtre, il était convaincu que lui seul pouvait lui rendre Lygie.

Pierre s'émut de cette souffrance. Il se souvint du jour où Lygie, foudroyée par les paroles de Crispus, était tombée, elle aussi, à ses pieds pour implorer sa pitié ; il se souvint qu'il l'avait relevée et réconfortée. Et il releva Vinicius.

« Mon fils, je prierai pour elle ; mais souviens-toi de ce que j'ai dit à ceux qui doutaient. Dieu lui-même a souffert le supplice de la croix ! Souviens-toi aussi qu'après cette vie une autre commence, éternelle.

– Je sais !... J'ai entendu, fit Vinicius, happant l'air de ses lèvres blêmes. Mais vois, Seigneur, je ne peux pas !... S'il faut du sang, qu'Il prenne mon sang... Je suis un soldat ; que pour moi Il double, Il triple le supplice : je supporterai tout. Mais qu'Il la sauve, elle ! C'est encore une enfant, Seigneur ! Et Lui est plus puissant que César, je le crois fermement ! Il est plus puissant... Toi-même tu la chérissais. Tu nous as bénis !... Ce n'est qu'une enfant innocente !... »

De nouveau il se courba et pressa son visage contre les genoux de Pierre, en répétant :

« Tu as connu le Christ, Seigneur, tu L'as connu ! Lui t'exaucerait ! Prie pour elle ! »

L'Apôtre baissa les paupières et se mit à prier avec ardeur.

À la lueur des éclairs qui de loin en loin traversaient le ciel, Vinicius, attendant la sentence de vie ou de mort, épiait les lèvres de Pierre. Dans le silence, on entendait des caillies lancer leurs appels par la vigne et, dans le lointain, gronder le bruit sourd des moulins de la Via Salaria.

« Vinicius, demanda enfin l'Apôtre, as-tu la foi ?

– Seigneur, serais-je venu ici ?

– Alors, aie foi jusqu'au bout, car la foi déplace les montagnes. Et si même tu voyais cette fillette sous le glaive du bourreau, ou dans la gueule du lion, aie foi encore, car le Christ peut la sauver. Aie foi et implore-le, et je vais l'implorer avec toi ! »

Puis, le visage levé vers le ciel et d'une voix haute :

« Christ de miséricorde, jette un regard sur ce cœur douloureux et console-le ! Christ de miséricorde, toi qui priais ton père de détourner de toi le calice d'amertume, détourne-le des lèvres de ton esclave ! Amen ! »

Et Vinicius, les mains vers les étoiles, gémissait :

« Christ, je suis tien : prends-moi à sa place ! »

À l'orient, le ciel commençait à pâlir.

CHAPITRE LIV

Après avoir quitté l'Apôtre, Vinicius, le cœur rouvert à l'espérance, retourna vers la prison.

Au fond de son âme résonnait encore la voix de la crainte et de la terreur ; mais il cherchait à l'étouffer. Il lui semblait impossible que la protection du Vicaire de Dieu et la puissance de sa prière demeurassent sans effet. Il craignait de repousser l'espérance, il craignait de ne pas croire.

« J'aurais foi en Sa miséricorde, se disait-il, si même je voyais Lygie dans la gueule du lion. »

Bien que tout son être frémît à cette pensée et qu'une sueur froide lui perlât aux tempes, il avait foi. Maintenant, chaque battement de son cœur était une invocation. Il commençait à comprendre comment la foi déplace les montagnes, car il sentait en lui une force mystérieuse qu'il n'avait jamais connue. Il lui semblait qu'à l'aide de cette force, il pouvait faire ce qui, la veille encore, lui eût été impossible. Chaque fois qu'un gémissement de désespoir venait bouleverser son cœur, il se remémorait cette dernière nuit, et la face ridée, sainte, levée vers le ciel et priant.

« Non, le Christ ne reniera pas son premier disciple, le pasteur de ses brebis ! Le Christ ne le repoussera pas, et moi je ne douterai pas ! »

Et Vinicius courait vers la prison pour y annoncer la bonne nouvelle.

Mais ici se produisit quelque chose d'inattendu. Les prétoriens, qui se relayaient à la prison Mamertine, le connaissaient déjà tous et d'habitude le laissaient entrer sans aucune difficulté. Mais cette fois les rangs ne s'ouvrirent point devant lui. Un centurion s'approcha et dit :

« Pardonne-moi, noble tribun, aujourd’hui nous avons l’ordre de ne laisser passer personne.

– L’ordre ? » fit Vinicius en pâissant.

Le soldat le regarda d’un air de compassion et ajouta :

« Oui, Seigneur, l’ordre de César. Il y a beaucoup de malades dans la prison, et peut-être craint-on que les visiteurs ne propagent l’épidémie en ville.

– Mais tu as dit que l’ordre n’était donné que pour la journée ?

– On nous relève à midi. »

Vinicius se tut et se découvrit, car le *pileolus* qu’il avait sur la tête lui semblait être de plomb. Mais le soldat se rapprocha et lui dit à voix basse :

« Sois sans crainte, Seigneur, les gardiens et Ursus sont près d’elle. »

Ce disant, il se pencha et, de son long glaive gaulois, il dessina rapidement sur un bloc de pierre la forme d’un poisson.

Vinicius lui lança un regard scrutateur :

« Et tu es prétorien ?... »

– Jusqu’au jour où je serai là, fit le soldat en montrant la prison.

– Moi aussi, j’adore le Christ !

– Que son nom soit béni ! Oui, Seigneur, je sais... Je ne puis te laisser entrer ; mais, si tu me donnes une lettre, je la ferai remettre par les gardiens.

– Je te remercie, frère. »

Il serra la main du centurion et s’éloigna. Son *pileolus* n’avait plus sur sa tête le poids du plomb. Le soleil rayonnait sur le mur de la prison, et, avec la clarté matinale, l’âme de Vinicius commençait à renaître à la confiance ; ce soldat chrétien lui apparaissait comme une nouvelle preuve de la puissance du Christ. Il s’arrêta et contempla les nuages rosés qui planaient au-dessus du Capitole et du temple de Jupiter Stator :

« Je ne l’ai pas vue aujourd’hui, Seigneur ; mais j’ai foi en Ta miséricorde », fit-il.

À son retour, il trouva Pétrone qui, fidèle à son habitude de « faire de la nuit le jour », venait de rentrer, mais qui, déjà, avait eu le temps de prendre un bain et de se faire frotter d’huile avant de se coucher.

« J'ai des nouvelles pour toi, Vinicius, dit-il. J'ai été aujourd'hui chez Tullius Sénécion, qui recevait aussi César. Je ne sais comment l'Augusta a eu la malencontreuse idée d'amener avec elle le petit Rufius, peut-être pour que, par sa beauté, il touchât le cœur de César. Par malheur, l'enfant, pris de sommeil, s'est endormi au cours de la lecture, comme jadis Vespasien. Furieux, Ahénobarbe lui a lancé un cratère à la tête et l'a dangereusement blessé. Poppée s'est évanouie et tous ont entendu dire à César : "J'en ai assez de cet avorton !" Ce qui équivalait, tu le sais, à un arrêt de mort.

– La justice de Dieu est suspendue sur l'Augusta, dit Vinicius. Mais pourquoi me racontes-tu cela ?

– Je te le raconte parce que, préoccupée de son propre malheur, elle renoncera peut-être à sa vengeance contre vous et se laissera plus facilement fléchir. Je la verrai ce soir et je lui parlerai.

– Merci, Pétrone, tu m'apportes une bonne nouvelle.

– Toi, prends un bain et repose-toi. Tes lèvres sont blêmes et tu n'es plus que l'ombre de toi-même. »

Mais Vinicius demanda :

« N'a-t-on pas fixé la date des premiers jeux matutinaux ?

– Ce sera dans dix jours. Mais d'abord on puisera dans les autres prisons. Plus nous aurons de temps, mieux cela vaudra. Tout n'est pas perdu encore. »

Il avançait une chose à laquelle il ne croyait pas lui-même, car, du moment que Néron avait répondu à la prière d'Aliturus par une belle phrase où il se comparait à Brutus, il n'y avait plus de salut pour Lygie.

Par pitié pour Vinicius, il avait également passé sous silence ce qu'il venait d'entendre chez Sénécion : César et Tigellin avaient décidé de choisir, pour leur plaisir personnel et pour celui de leurs amis, les plus belles vierges chrétiennes, et de livrer le reste, le jour même des jeux, aux prétoriens et aux bestiaires.

Sachant qu'en aucun cas Vinicius ne survivrait à Lygie, il se complaisait à raffermir l'espoir du jeune tribun, autant par compassion que par raffinement d'esthète : si Vinicius devait mourir, il mourrait en beauté, et non avec un visage noir d'insomnies.

« Aujourd'hui, je dirai à l'Augusta à peu près ceci : "Sauve Lygie pour Vinicius, et moi, je sauverai Rufius pour toi." Et je vais vraiment y songer. Avec Barbe-d'Airain, un mot dit à propos peut

sauver ou perdre quelqu'un. Dans tous les cas, nous gagnerons du temps.

– Merci, répéta Vinicius.

– La meilleure façon de me remercier, c'est de prendre quelque nourriture et de te reposer. Par Athéné ! Odysseus, aux moments les plus difficiles, n'oubliait pas de manger et de dormir. Tu as sans doute passé toute la nuit à la prison ?

– Non. J'ai essayé d'y retourner ce matin ; mais ils ont reçu l'ordre de ne laisser entrer personne. Tâche donc de savoir si cet ordre est valable pour aujourd'hui seulement, ou jusqu'au jour des jeux.

– Je m'en informerai cette nuit et te dirai demain matin pour combien de temps et pourquoi cet ordre est donné. À présent, je vais me coucher, dût Hélios en descendre, de dépit, dans les régions cimmériennes. Et je te conseille de suivre mon exemple. »

Ils se quittèrent ; mais Vinicius passa dans la bibliothèque et écrivit à Lygie.

Il porta lui-même sa lettre au centurion chrétien, qui pénétra aussitôt dans la prison et revint bientôt avec un salut de Lygie et la promesse d'une réponse pour le jour même.

Mais Vinicius ne voulait pas rentrer au logis. Il s'assit sur une borne pour attendre la lettre. Déjà le soleil montait dans le ciel et, par le Clivus Argentarius, des foules compactes dévalaient vers le Forum. Les colporteurs énuméraient leurs marchandises ; les diseurs de bonne aventure offraient leurs services aux passants ; les citoyens se dirigeaient gravement vers les rostres, pour y entendre les orateurs d'occasion ou pour se communiquer les dernières nouvelles. À mesure que la chaleur augmentait, des foules plus nombreuses de fainéants cherchaient un abri sous le péristyle des temples. Des nuées de pigeons quittaient bruyamment le dessous des portiques, leur plumage blanc étincelant dans la lumière du soleil et dans l'azur du ciel.

Sous la caresse des rayons solaires et de la chaleur, Vinicius fermait les yeux. Les cris monotones des gamins qui, près de là, jouaient à la *mora*¹, et le pas cadencé des soldats le berçaient. Plusieurs fois encore il leva la tête et dirigea ses regards vers la prison, puis, s'ados-

1. Le jeu de la « mourre ». (N.D.É.)

sant à une arête du rocher, il poussa un soupir, comme un enfant qui s'endort après avoir longtemps pleuré, et s'assoupit.

Bientôt des visions l'assaillirent. Il lui semblait traverser de nuit, en tenant Lygie dans ses bras, une vigne inconnue ; Pomponia Græcina marchait devant, une lanterne à la main. Une voix semblable à celle de Pétrone lui criait de loin : « Retourne » ; mais lui, sans souci de cette voix, suivait Pomponia jusqu'à une hutte, au seuil de laquelle se tenait l'apôtre Pierre. Alors, Vinicius montrait Lygie et disait : « Nous venons du cirque, Seigneur, et nous ne parvenons pas à l'éveiller. Éveille-la. » Mais Pierre répondait : « Christ lui-même viendra la réveiller. »

Puis les images devinrent confuses : il voyait en songe Néron, et Poppée tenant dans ses bras le petit Rufius, dont Pétrone lavait la tête ensanglantée, et Tigellin qui éparpillait de la cendre sur les tables couvertes de mets délicats, et Vitellius qui dévorait ces mets, et quantité d'autres augustans assis autour d'un festin. Lui-même était étendu aux côtés de Lygie, mais entre les tables circulaient des lions avec des barbes fauves d'où s'égouttait le sang. Lygie le priait de la faire sortir, mais une torpeur si affreuse pesait sur lui qu'il ne pouvait faire un geste. Puis ses visions devinrent plus chaotiques encore, et enfin tout plongea dans les ténèbres.

Il fut tiré de son profond engourdissement par l'ardeur du soleil et par des cris qui s'élevèrent soudain tout près de l'endroit où il était assis. Vinicius se frotta les yeux : la rue était grouillante ; deux coureurs à tunique jaune écartaient en criant la foule avec leurs joncs, pour faire place à une magnifique litière portée par quatre gigantesques esclaves égyptiens.

Dans la litière était un homme habillé de blanc, dont on ne pouvait distinguer le visage, car il avait les yeux sur un rouleau de papyrus et semblait plongé dans une lecture attentive.

« Place pour le noble augustan ! » criaient les coureurs.

Mais la rue était si obstruée que force fut à la litière de s'arrêter un instant. Alors l'augustan laissa tomber avec impatience son rouleau et pencha la tête :

« Chassez-moi ces vauriens ! Et plus vite ! »

Soudain, il aperçut Vinicius et releva vivement le rouleau à hauteur de ses yeux.

Vinicius, pensant rêver encore, passa la main sur son front : dans la litière était assis Chilon.

Les coureurs avaient déblayé la voie et les Égyptiens allaient repartir quand le jeune tribun, qui en un clin d'œil venait de saisir quantité de choses la veille encore incompréhensibles pour lui, s'approcha de la litière.

« Salut à toi, Chilon ! dit-il.

– Jeune homme, répliqua le Grec avec dignité et orgueil en s'efforçant d'imposer à son visage une expression de calme qui n'était point en son âme, jeune homme, je te salue ; mais ne me retiens pas, car j'ai hâte d'arriver chez mon ami, le noble Tigellin. »

Vinicius s'appuya au rebord de la litière, se pencha vers Chilon et, le regardant droit dans les yeux, lui dit d'une voix sourde :

« Tu as vendu Lygie !

– Colosse de Memnon ! » s'écria l'autre avec terreur.

Mais le regard de Vinicius n'exprimait aucune menace et la peur du vieux Grec s'évanouit aussitôt. Il se souvint qu'il était sous la protection de Tigellin et de César lui-même, deux puissances devant lesquelles tout tremblait, qu'il était entouré d'esclaves athlétiques, et que Vinicius était là, sans armes, le visage émacié et le corps courbé par la douleur.

Cette pensée raviva sa hardiesse. Il fixa sur Vinicius ses yeux cerclés de sang et chuchota en réponse :

« Mais toi, quand je mourais de faim, tu m'as fait fouetter. »

Ils se turent un instant ; puis Vinicius reprit, d'une voix étouffée :

« J'ai été injuste, Chilon !... »

Le Grec leva la tête et, faisant claquer ses doigts, ce qui, à Rome, était une marque de mépris, il répliqua très haut, pour être entendu de tout le monde :

« Ami, si tu as quelque chose à me demander, viens à ma maison de l'Esquilin dans la matinée ; c'est alors qu'après mon bain je reçois mes invités et mes clients. »

Il fit un signe et les Égyptiens enlevèrent la litière, tandis que les coureurs, faisant tourner leurs joncs, criaient :

« Place pour la litière du noble Chilon Chilonidès ! Place ! Place ! »

CHAPITRE LV

Lygie, en une longue lettre hâtivement écrite, disait pour jamais adieu à Vinicius. Elle savait que, nul n'ayant désormais le droit de pénétrer dans la prison, elle ne le reverrait que dans l'arène. Et elle le priait d'assister aux jeux, car elle voulait le voir encore une fois en sa vie.

Sa lettre ne trahissait pas la moindre frayeur. Elle écrivait qu'elle et tous les autres n'aspiraient plus qu'à être amenés sur la lice, car ce serait pour eux le jour de la délivrance. Attendant l'arrivée à Rome de Pomponia et d'Aulus, elle demandait qu'ils vissent aussi. Chacune de ses paroles révélait l'enthousiasme et l'oubli de l'existence terrestre dans lequel vivaient tous les prisonniers ; et aussi la foi inébranlable que s'accompliraient, dans l'autre vie, tous les espoirs.

« Que le Christ, écrivait-elle, me délivre à présent ou à ma mort, n'importe : il m'a promise à toi par la bouche de l'Apôtre, donc je suis tienne. » Et elle l'adjurait de ne pas se laisser abattre par la douleur. La mort ne brisait point les liens de la foi jurée. Avec une confiance enfantine, elle assurait Vinicius qu'aussitôt après le supplice de l'arène, elle dirait au Christ que son fiancé, Marcus, était demeuré à Rome, et qu'il la regrettait de tout son cœur. Et elle pensait que peut-être le Christ permettrait à son âme de revenir auprès de lui, un instant, pour lui montrer qu'elle était vivante, qu'elle avait oublié son supplice et qu'elle était heureuse.

Toute sa lettre exprimait la joie et la confiance. Il ne s'y trouvait qu'un unique désir concernant les choses d'ici-bas : Lygie demandait que Vinicius enlevât son corps du spoliaire et l'entermât, comme sa femme, dans la tombe où lui-même devait reposer un jour.

La lecture de cette lettre déchirait l'âme de Vinicius, bien qu'il lui semblât impossible que Lygie pût périr sous la dent des bêtes féroces et que le Christ n'eût point pitié d'elle. La foi et l'espoir en ce miracle couvaient encore dans son cœur.

De retour chez lui, il répondit qu'il viendrait chaque jour sous les murs du Tullianum pour y attendre l'instant où le Christ ferait crouler ces murailles afin de la lui rendre. Il la supplia de croire que Christ pouvait encore la sauver dans le cirque même. Le grand Apôtre implorait Dieu à cet effet, et l'heure de la délivrance était proche.

Le centurion converti devait lui porter cette lettre le lendemain.

En effet, quand Vinicius vint à la prison, le centurion sortit des rangs et s'avança vers lui :

« Écoute-moi, Seigneur. Le Christ, qui t'a éclairé, vient de te montrer sa bonté. Cette nuit, les affranchis de César et du préfet sont venus choisir, pour les plaisirs de leurs maîtres, des vierges chrétiennes ; ils se sont enquis de ta fiancée, mais le Seigneur lui ayant envoyé la fièvre qui fait mourir les prisonniers au Tullianum, ils ne l'ont point prise. Hier soir déjà elle n'avait plus sa connaissance. Que le nom du Sauveur soit béni ! Cette maladie, qui l'a préservée de l'outrage, peut aussi la sauver de la mort. »

Vinicius, craignant de tomber, s'appuya d'une main sur l'épaule du soldat, qui reprit :

« Rends grâce à la miséricorde du Seigneur. Ils avaient pris Linus et lui avaient infligé la question ; mais voyant qu'il agonisait, ils l'ont relâché. Peut-être qu'ils te la rendront maintenant, elle aussi. Et le Christ lui accordera la santé. »

Le jeune tribun demeura quelques instants la tête basse ; puis il la releva et dit doucement :

« Oui, centurion, Christ l'a sauvée de la honte, Christ la sauvera de la mort. »

Puis, ayant stationné jusqu'au soir sous les murs de la prison, il rentra chez lui et dit à ses gens d'aller chercher Linus et de le transporter dans une de ses villas suburbaines.

De son côté, Pétrone avait décidé d'agir encore. Il avait déjà vu l'Augusta ; il se rendit de nouveau auprès d'elle et la trouva au chevet du petit Rufius qui délirait, le crâne fracassé. La mère

le défendait contre la mort avec l'épouvante et le désespoir dans le cœur, mais avec la crainte de ne le sauver que pour qu'il pèrît d'une mort plus terrible encore.

Uniquement absorbée par sa douleur, elle ne voulait même pas entendre parler de Vinicius et de Lygie. Mais Pétrone la terrifia.

« Tu as offensé une divinité nouvelle et inconnue. Toi, Augusta, tu vénères, paraît-il, le Jéhovah des Hébreux ; mais les chrétiens prétendent que le Christ est son fils ; demande-toi si tu n'es point poursuivie par le courroux du père. N'es-tu pas l'objet de leur vengeance et la vie de Rufius ne dépend-elle pas de tes actes à venir ?

– Que veux-tu que je fasse ? questionna Poppée avec angoisse.

– Apaise la divinité en colère.

– Comment ?

– Lygie est malade. Use de ton influence auprès de César et de Tigellin pour qu'on la rende à Vinicius.

– Crois-tu donc que je le puisse ? demanda-t-elle, désespérée.

– Tu peux autre chose. Si Lygie guérit, elle doit aller à la mort.

Va au temple de Vesta et exige que la Virgo Magna se trouve par hasard aux abords du Tullianum au moment où les prisonniers en sortiront pour être conduits à la mort. Qu'elle ordonne de remettre cette fille en liberté. La grande vestale ne saurait te le refuser.

– Mais si Lygie meurt de la fièvre ?

– Les chrétiens assurent que le Christ est vindicatif, mais juste : peut-être que ta seule intention l'apaisera.

– Qu'il me donne un signe m'assurant le salut de Rufius. »

Pétrone haussa les épaules :

« Je ne viens pas en qualité d'ambassadeur du Christ, Divine ! Je viens simplement te dire ceci : sois en bons termes avec tous les dieux, les romains et les autres.

– J'irai », dit Poppée d'une voix brisée.

Pétrone respira.

« Enfin, songea-t-il, une fois du moins j'ai réussi en quelque chose. » Et en rentrant, il dit à Vinicius :

« Demande à ton Dieu que Lygie ne meure pas en prison, car, si elle vit, la grande vestale la délivrera. L'Augusta elle-même va le lui demander. »

Vinicius, les yeux brillants de fièvre, le regarda et répondit :

« Christ la délivrera ! »

Poppée qui, pour sauver Rufius, était prête à offrir des hécatombes à tous les dieux de l'univers, confia, le soir même, l'enfant à la fidèle Sylvie, son ancienne nourrice à elle, et se rendit au Forum, chez les vestales.

Mais, au Palatin, on avait décidé déjà du sort de l'enfant. À peine la litière de l'impératrice eut-elle passé la grande porte, que deux affranchis de César firent irruption dans la pièce où était couché le petit Rufius : l'un d'eux se jeta sur la vieille Sylvie et la bâillonna, tandis que l'autre, en la frappant d'un petit sphinx de bronze, l'étourdit sur le coup.

Puis ils s'approchèrent de Rufius. En proie à la fièvre, l'enfant ne se rendait pas compte de ce qui se passait et leur souriait en fermant à demi ses doux yeux, comme s'il essayait de les reconnaître. Enlevant la ceinture, ou *cingulum* de la nourrice, ils l'enroulèrent autour du cou de l'enfant et serrèrent. Il cria « maman » et expira.

Ils l'enveloppèrent alors dans une étoffe et, galopant vers Ostie, ils s'en furent jeter le corps dans la mer.

Poppée, ne trouvant point la grande vierge, qui s'était rendue chez Vatinius avec les autres vestales, rentra au Palatin. En découvrant le berceau vide et le cadavre déjà froid de Sylvie, elle s'évanouit. Revenue à elle, elle se mit à crier, et ses cris sauvages retentirent pendant toute la nuit et la journée du lendemain.

Mais, le troisième jour, César lui donna l'ordre d'assister à un festin ; elle revêtit la tunique améthyste et s'y rendit. Et elle resta assise, avec un visage de pierre, blonde, muette, merveilleuse et sinistre, tel un ange de mort.